



Textes lauréats  
de l'édition 2023 du concours  
Le Goût de la plume

*Le militant noctambule*

RAPHAËL SZYMANSKI

Catégorie adulte

Pour la énième fois, Adrien se retrouvait avec ses collègues, toutes des femmes, à ranger et faire la vaisselle après le pot de départ de Jean-Pierre, le responsable du service de comptabilité depuis vingt ans. Pour la énième fois, ces mêmes collègues relevaient la seule présence masculine incarnée par Adrien, et pire, elles l'en remerciaient. Comme toujours, il baissait les yeux, un petit sourire gêné au coin des lèvres, murmurant « mais c'est normal », offrant une lueur d'espoir sur l'éducation masculine aux tâches ménagères. Pourtant, il a été éduqué comme elles, et quelques années auparavant, ces dernières l'auraient identifié comme un des leurs. Mais il était arrivé dans cette entreprise après sa transition, et s'était engagé à contrebalancer le manque d'investissement des hommes qui ne s'attelaient pas à remplir ces tâches si elles ne figuraient pas sur leur fiche de poste.

Bercé par le cliquetis machinal et régulier de la chaîne de vélo, Adrien s'éloignait dans ses pensées autant qu'il se rapprochait de son appartement, se remémorant ce qu'il voyait parfois, souvent, comme une imposture auprès de ses collègues. Il avait l'impression de mener une double vie sans pour autant changer du tout au tout entre sa vie privée et professionnelle. Du moins, il ne mettait pas ses convictions au placard en arrivant au bureau à côté de la badgeuse, pour les reprendre après avoir pointé en fin de journée.

C'est le soir que se réveillait définitivement son engagement, lorsqu'il rejoignait son groupe d'adelphes. Une fois chez lui, il déposait son vélo et prenait le temps de manger avant d'enfiler un collant de course, un short, un sweat à capuche et ses chaussures de sport. Vêtu de noir de la tête aux pieds, il glissait sa raquette de badminton et sa boîte de volants en plumes dans un sac qu'il avait cousu sur mesure pour que ces deux accessoires soient bien fixés dans son dos lorsqu'il courait.

Il faisait déjà nuit quand il ressortit. Un froid glacial rongait ses doigts à travers ses gants. Pour se réchauffer, il claqua ses mains dans un son étouffé et sautilla sur place en réfléchissant au trajet qu'il emprunterait, puis s'élança à travers la pénombre. Très vite, il rejoignit les quais du Rhône, comme un coureur ordinaire, auquel les sportifs réguliers et les alcoolisés de début de soirée ne prêtaient guère attention. Bien que la plupart des bars sur les péniches soient fermés pour l'hiver, leurs lumières étaient allumées, formant une guirlande mouvante sur le fleuve. Un sourire se dessinait sur les lèvres du jeune homme, qui profitait du calme inhabituel dans la métropole, désertée par les passants qui fuyaient les températures glaciales. Il avait beau emprunter ce chemin plusieurs fois par semaine, il était toujours surpris par les multiples visages que son parcours offrait selon les saisons.

Il reconnut le pont Wilson qui, avec ses quatre arcs de pierre, enjambait le Rhône. C'était son point de repère pour remonter les quais, sortir de ses pensées et être plus alerte face à son

environnement. Il bifurqua et traversa le pont en direction de la presqu'île. Il s'arrêta en plein milieu pour admirer les ponts successifs qui parcouraient le fleuve, formant des arcs lumineux décroissants, comme un écho visible contrastant avec le ciel sans étoile.

Une bourrasque ramena Adrien à la réalité. Il espérait plus de calme à l'intérieur des terres, sinon la nuit allait être compliquée pour remplir les objectifs que son groupe s'était donné.

C'est sur la place des Jacobins que le jeune homme retrouva un groupe de personnes vêtues de la même façon. Diego, avec ses cheveux noirs et frisés, tenait un rouleau de peinture et un porte-documents. Simon, dont les mèches blondes dépassaient de son bonnet, s'était muni de bouteilles accrochées comme des munitions en bandoulière. Thomas, qui les dominait tous d'une tête, avait les mêmes bouteilles en bandoulière ainsi qu'un rouleau de peinture. Tous présentaient des airs juvéniles sous leur lourd vécu et leur vingtaine bien tassée. Adrien les salua chaleureusement avant de se rendre compte qu'ils n'attendaient plus que lui, mais il ne se sentit pas pour autant gêné ou coupable. C'étaient les seules personnes avec qui il pouvait être pleinement lui-même, pour leurs vécus qu'ils pouvaient observer en miroir malgré leurs divergences et leurs diversités. Pour leur faculté à lire entre les lignes de leurs conversations, pour les regards lourds de sens qu'ils comprenaient silencieusement.

Le groupe se mit à trotter vers le vieux Lyon, qui offrait le meilleur terrain tant pour la charge politique qu'il représentait que pour les courbes dégagées des bâtiments. En traversant la passerelle, ils virent leur première cible, le palais de Justice, qui se dressait devant eux. Tout en courant, ils roulaient des épaules pour les assouplir, puis se mirent à sautiller pour réchauffer les articulations de leurs genoux. Les seules personnes qui avaient bravé le froid les prenaient pour un simple groupe de coureurs, avec un accoutrement somme toute assez étrange qui leur valait parfois un haussement de sourcil dubitatif.

Quand ils furent assez échauffés et les alentours définitivement déserts, ils s'attelèrent à repérer comment s'approprier l'architecture du bâtiment. Aucun moyen de mettre leurs collages en hauteur. Adrien grimaça et se mit en position de guet pendant que ses camarades s'exécutaient pour dénoncer les refus de changements de prénom et d'état civil au cours de l'année écoulée. La mécanique était rodée : Thomas tapissait de colle la façade avec son rouleau de gauche à droite ; puis, dans son sillage, Diego y plaquait les feuilles préalablement rangées dans l'ordre. Enfin, Simon repassait une couche de colle sur les lettres avec son rouleau.

Quand ils eurent fini, chacun rangea machinalement son équipement avant de se remettre à trotter derrière Adrien. Ils s'enfoncèrent dans la vieille ville désertée. Plusieurs jours auparavant, Adrien avait repéré les bâtiments avec des accès en hauteur pour coller. Ils longèrent la cour d'appel par la gauche et rejoignirent la rue Saint-Jean. Plus que d'ordinaire, les bâtiments de part et d'autre de la rue semblaient très proches. La ligne céleste qui servait de fil rouge en journée avait été engloutie par la nuit. Seuls quelques lampadaires permettaient de discerner les contours des bâtisses aux pierres blanches.

Adrien brisa le silence en pointant un mur du doigt : « Là, y'a un beau rebord ». Ils savaient quoi faire. Thomas évalua les distances avant de s'élancer vers le mur sans ralentir. Il n'eut à relancer son saut qu'une fois, d'un coup de pied sur le mur, avant d'attraper le rebord à deux mains, de se soulever et de s'asseoir dessus. Tandis qu'il enduisait le mur de colle, Diego sauta comme Thomas, avec moins d'impulsion, pour plaquer les feuilles. Simon passait ensuite avec la colle, formant, par la répétition des sauts avec son camarade, comme une vague qui lèche les falaises au rythme du vent. Thomas descendit de son perchoir et ils contemplèrent tous trois, l'air grave, leur collage. Ce dernier annonçait : 327 personnes trans' assassinées cette année.

Pendant ce temps-là, Adrien était posté à l'intersection de deux rues, aux aguets. Il reconnut le bruit des pas des policiers en patrouille, qui allaient passer devant ses trois acolytes. Il avait déjà

sorti sa raquette et deux volants aux plumes noires. Il se concentra pour les envoyer successivement dans la direction opposée à celle de ses adelphe. Seul le bruit sourd du bouchon contre le tamis retentit avant que le volant disparaisse dans les airs. Le jeune homme sortit une télécommande de sa poche de short et appuya sur le premier bouton. Il envoya l'autre volant en hauteur et commença à courir dans la direction opposée, avant d'appuyer sur le deuxième bouton. Loin dans les airs, le premier volant explosa en un feu d'artifice qui attira l'attention des policiers, décidés à en connaître l'origine. Quand le deuxième volant explosa, il était déjà presque au sol, ce qui permit au groupe de se mettre à l'abri pendant que les agents prêtaient attention aux plumes qui finissaient de se consumer sur les pavés.

Ils se retrouvèrent face à la cathédrale Saint-Jean pour réfléchir à la possible suite de leur action. Quand ils aperçurent d'autres policiers qui patrouillaient à l'autre bout de la place, ils décidèrent de rentrer et d'envisager un autre quartier la nuit prochaine.

De retour dans son appartement, Adrien s'activa sur son ordinateur, avec un tube entier de volants et des dizaines de composants informatiques à côté de lui. La télécommande qu'il avait utilisée dans la soirée était branchée à l'ordinateur. Il s'attela à fabriquer de nouvelles munitions de signaux visuels. C'était sa façon à lui de mettre ses compétences d'informaticien au service de ses convictions. Le jour pour sa grosse entreprise, pour ses adelphe le crépuscule.

## *Engagé·es*

LUCIE DEHAUDT

Catégorie collègue

*15 septembre 1917*

Mon cher François,

Je me souviens de l'impatience avec laquelle tu attendais cette rentrée scolaire. Maintenant que tu vas à l'école, tu apprends à lire. Jusque-là, j'écrivais à maman mais maintenant, je vais pouvoir t'écrire à toi. Je suis désolé de ne pas avoir été avec toi pour ce moment si important. Mais c'est la guerre, tu comprends ?

Je t'avais promis que dans la première lettre que je t'enverrais, je te raconterais quelque chose de drôle. Mais l'heure n'est pas au rire. Cette lettre sera la seule que je t'enverrai, mon François.

Tu es encore petit, mais quand tu seras grand, ce sera trop tard.

Tu te souviens certainement de cette journée d'août, il y a trois ans, où j'ai reçu ma convocation militaire. Ce jour-là, tous les Français en âge de se battre ont été engagés dans l'armée. On nous a amenés sur le front et nous avons découvert tout ce que signifiait le mot « guerre ». Nous n'étions pas les fiers soldats que l'on voit sur les affiches placardées sur les murs de la ville.

Au début, on pensait que ce serait court, qu'on serait rentrés chez nous avant la fin de l'année. Mais les Allemands sont restés, alors nous aussi.

Puis comme ça ne s'arrêtait toujours pas, on nous a demandé de creuser des tranchées et de nous installer dedans pour nous protéger. Mais en voyant tous les morts autour de nous, on avait surtout l'impression de creuser des tombes.

Et la guerre a continué, la liste des morts croissait de jour en jour. Au bout d'un moment, on ne savait même plus pourquoi on était là, on ne cessait de lancer des attaques inutiles. On perdait dans la journée le terrain qu'on gagnait le matin. Mais l'ordre de cessez-le-

feu ne venait pas. Aucune des grandes personnes qui dirigent la France n'est jamais venue voir ce qui se passait ici. Elles donnent les ordres sans penser à la souffrance de ceux qui les exécutent. Elles n'ont jamais vu toute cette boue et tous ces rats et elles n'ont jamais vu ces cadavres à perte de vue, de braves gens qui ne méritaient pas cette fin.

Leur odeur nous imprègne maintenant jusque dans notre chair.

Maintenant, ça fait trois ans que nous sommes là, comme des bêtes, à attendre la mort à chaque instant.

Nous autres, du 51<sup>e</sup> régiment, avons commencé à nous questionner sur l'utilité ou plutôt, sur l'inutilité de nos sacrifices. Ce n'était pas pour cela que nous nous étions engagés, que nous avions fièrement arboré les couleurs de la France.

Après que la moitié d'entre nous s'est fait tuer lors d'une nouvelle attaque infructueuse, nous avons refusé de continuer à nous battre, à tuer, à souffrir, à mourir un peu plus chaque jour.

Demain, nous serons tous exécutés. Pour ne pas avoir suivi les ordres. Nous sommes des déserteurs, officiellement, nous avons trahi la France. Nous méritons la mort.

Je ne fuirai pas. J'ai désobéi en faisant ce que je pensais légitime.

Demain, lorsque le fusil se lèvera devant moi, je n'aurai aucun regret. J'ai vu trop d'horreurs pour continuer à vivre comme j'étais. Je sais que tu vas pleurer, François. Mais je sais aussi que tu n'aurais pas voulu d'un lâche comme père.

Un jour, dans un futur lointain, les hommes rentreront chez eux, vainqueur ou vaincu, cela n'aura pas d'importance. Ils auront toujours dans leur cœur toute l'horreur qu'ils ont vécue dans la boue du champ de bataille. Mais je ne ferai pas partie de ceux-là. Moi, je serai là-haut et je te regarderai grandir.

Souviens-toi, François, les hommes sont cruels, ils font beaucoup de choses qui ne devraient jamais être faites parce qu'elles font souffrir. Mais souviens-toi aussi que de tout temps, il y a eu des gens qui se sont élevés contre, qui ont désiré la paix et la fraternité. Ton

père faisait partie de ces gens-là et je compte sur toi aussi pour le devenir.

Je t'aime mon fils.

Ton père, Charles



## *Le cancer de Zoé*

ASSIA

Catégorie CM1-CM2

Zoé a 8 ans. Elle est touchée par le cancer. Son traitement lui fait perdre ses cheveux. Jade a 8 ans elle aussi.

– Jade, va te préparer, l'école est dans cinq minutes ! dit sa mère.

Jade n'écoutait pas sa mère. Elle prenait enfin son sac quand Mattéo, son frère, lui donna un petit flocon qu'il avait fait en pliant une feuille et en découpant les motifs. Elle prit le flocon, le fourra dans sa poche et partit en courant. Le samedi, elle alla rendre visite à sa grand-mère qui était à l'hôpital. Elle demanda à une infirmière :

– Je cherche ma grand-mère, Floria.

– Chambre 304 au troisième étage, répondit l'infirmière.

Elle toqua à la porte 304 au quatrième étage. Elle avait mal entendu l'infirmière ! Elle découvrit Zoé.

– Je... je suis désolée, j'ai mal entendu, je suis désolée ! dit Jade.

– Ce n'est pas grave, de toute façon, je ne reçois jamais de visiteurs. Je m'appelle Zoé et toi ?

– Je m'appelle Jade.

Elles discutèrent beaucoup et quand il était l'heure, Jade lui dit :

– Bon il est tard, il faut que je rentre, en tout cas, c'était un super après-midi ! dit-elle.

– Pourrais-tu revenir samedi prochain à 13 h 30 ? dit Zoé.

– Bien sûr ! répondit Jade.

La semaine passa très lentement. Jade ne pensait qu'au samedi. Jade aimerait aussi tellement qu'il neige. Le vendredi après l'école, sa mère lui dit qu'il neigerait le lendemain à 13 h 30. Elle sauta de joie, mais elle se rappela Zoé. Le lendemain matin, elle avait pris sa

décision : elle irait voir Zoé plutôt que de jouer dans la neige avec Mattéo. À 13 h 30, elle toqua à la porte et entra.

– Salut ! dit Jade.

– J’ai cru que tu ne viendrais pas, après tout il neige ! dit Zoé.

Jade rougit.

– J’aimerais tellement être comme tous les enfants, pouvoir jouer dans la neige.

Jade mit sa main dans sa poche et vit que la machine à laver avait mal lavé son vêtement et que le petit flocon que lui avait donné Mattéo était resté. Elle le sortit, l’accrocha à la fenêtre et dit :

– Il neige !

Zoé éclata de rire. Jade lui apprit comment faire et, au bout de quelques minutes, la vitre était très bien décorée. Jade alla se laver les mains mais quand elle revint, Zoé était encore plus malade. Des infirmiers et infirmières couraient dans tous les sens, agités. Jade partit en courant et en pleurant. Trois mois plus tard, elle entendit dire qu’elle allait mieux. Elle se mit à courir dans les escaliers en dévalant les marches quatre à quatre. Elle ouvrit la porte sans frapper et se jeta dans ses bras.

Elles se promirent même d’habiter en colocation, et de devenir scientifiques pour améliorer la... chimiothérapie !

FIN